

REBECCA WELLS

LES  
**DIVINS SECRETS**  
DES **PETITES**  
**YA-YA** ROMAN



« Entre Fanny Flag et Pat Conroy...  
le talent de Rebecca Wells est indéniable. »

*Publishers Weekly*

  
CHARLESTON

**« Un roman divertissant et extrêmement bouleversant sur les relations complexes entre une mère et sa fille. »**

*Washington Post*

« Une danseuse de claquettes maltraite ses enfants... »  
Quand Vivi Walker lit dans le *Sunday New York Times* le portrait que brosse d'elle sa fille Siddy, metteur en scène à succès, elle la renie sur-le-champ. Afin d'aider à renouer le dialogue entre la mère et sa fille, les amies intimes de Vivi finissent par la persuader d'envoyer à Siddy son album souvenir : « Les divins secrets des petites ya-ya ».

Siddy va alors plonger dans l'univers des ya-ya, du nom cajun que les quatre amies se sont donné lors de leur folle jeunesse en Louisiane. Elle découvre un petit groupe à part, soudé par une amitié que rien n'a jamais pu affaiblir. À travers ces souvenirs fragmentés, Siddy découvre une image inattendue de l'exubérante Vivi, une femme meurtrie que seul le soutien indéfectible de ses amies a pu maintenir debout.

**Best-seller du *New York Times*, nommé à l'Orange Prize et à l'American Best Seller Book of the Year.**

Originaire de Louisiane, **Rebecca Wells** est comédienne, auteur dramatique et romancière.

8,90 € Prix TTC France  
ISBN : 978-2-36812-113-9



Texte intégral

  
CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

## L'AVIS DES LECTRICES CHARLESTON

« Un roman aux multiples facettes, abordant en toile de fond des sujets graves du siècle dernier [...]. C'est aussi un merveilleux hommage à l'amitié dans tout ce qu'elle a de plus précieux. ».

Mélusine Huguet, du blog *Carnet parisien*

« J'ai beaucoup aimé le lien unissant les Ya-Ya, cette force qui les maintient debout quand la tempête de la vie se déchaîne. »

Delphine Menez, du blog *L'heure de lire*

« Un joli roman au féminin qui traite de l'amour dans tous ses états : amical ou filial. »

Djihane Schmidt, du blog *Les instants volés à la vie*

« Ce roman nous offre une magnifique histoire d'amitié entre femmes sur fond de Louisiane des années 40 et 50. »

Carène Ponte, du blog *Des mots et moi*



LES DIVINS SECRETS  
DES PETITES YA-YA



Rebecca Wells

LES DIVINS SECRETS  
DES PETITES YA-YA

ROMAN

Traduit de l'anglais  
par Dominique Rinaud

  
CHARLESTON

Ce roman est une œuvre de fiction. Toutes références à des événements historiques, à des personnes réelles, vivantes ou mortes, ou à des lieux réels ont seulement pour but de donner à cette fiction un caractère de réalité et d'authenticité. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement, et toute ressemblance avec des faits ou des personnes réels serait pure coïncidence.

Titre original : *Divine Secrets of the Ya-Ya Sisterhood*  
publié par Harper Collins Publishers, Inc., New York.  
© Rebecca Wells 1996. Tous droits réservés.

© Belfond, 1998, pour la traduction française.

© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016  
17, rue du Regard  
75006 Paris - France  
contact@editionscharleston.fr  
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-113-9

Traduit de l'anglais par Dominique Rinaud  
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :  
[www.facebook.com/Editions.Charleston](http://www.facebook.com/Editions.Charleston) et sur Twitter @LillyCharleston.

Ce livre est dédié à  
Tom SCHWORER, mon mari, mon compagnon  
d'armes, mon meilleur ami,  
Mary Helen CLARKE, fidèle camarade,  
qui m'a accouchée de ce livre,  
Jonathan DOLGER, mon agent,  
qui garde la foi,  
Et aux Petites Ya-Ya, dans toutes leurs incarnations.



*Nous ne naissons pas d'un seul coup, mais par petites touches. D'abord le corps, ensuite l'esprit... Nos mères sont déchirées par les douleurs de notre naissance physique, tandis que nous subissons les longues souffrances de notre croissance spirituelle.*

Mary ANTIN

*Le pardon est le nom que donnent à l'amour les gens qui aiment mal. La terrible vérité est que nous aimons tous mal. Nous avons besoin de donner et de recevoir le pardon chaque jour, à chaque heure de notre vie. C'est le grand travail de l'amour au sein de la confrérie des faibles, qui n'est autre que la famille humaine.*

Henry NOUWEN

*Nous qui perçons tant de secrets, nous cessons de croire à l'inconnaissable. Et pourtant il attend et se lèche tranquillement les babines.*

H. L. MENCKEN



## PROLOGUE

S iddy se sent redevenue la petite fille qu'elle était en 1959, au cœur brûlant de la Louisiane, monde de bayous peuplé de saints catholiques et de reines vaudoues. Elle se revoit le jour de la fête du Travail : la tradition veut qu'à cette occasion son père chasse la colombe chez lui, dans sa plantation de Pecan Grove. Pendant que les hommes tirent les oiseaux dans une chaleur torride, la mère de Sidy, une femme splendide, s'est enfermée dans la maison climatisée avec sa bande d'amies : Vivi et les Ya-Ya sont plongées dans une partie de *bourrée*<sup>1</sup>, sorte de poker à la mode de Louisiane où l'on ne fait pas de quartier à ses adversaires. Sur l'ardoise de la cuisine sont tracés ces mots empruntés à Billie Holiday : FUME, BOIS ET NE PENSE À RIEN. Lorsque ces dames marquent une pause, elles donnent aux Ya-Ya

---

1. Les expressions françaises en italique sont en français acadien dans le texte. (N.d.T.)

Jolis (c'est ainsi qu'elles appellent leurs enfants) d'écœurantes cerises confites à l'eau-de-vie qu'elles prennent dans le frigo du bar.

Ce soir-là, après avoir avalé un gombo de colombe (bols en porcelaine de Haviland et petits os d'oiseau flottant dans le jus), Sidy va se coucher. Quelques heures plus tard, un cauchemar la réveille en sursaut. Elle s'approche du lit de sa mère sur la pointe des pieds, mais n'arrive pas à tirer Vivi de son sommeil imbibé de bourbon.

Pieds nus, elle sort dans la nuit moite, offrant ses épaules parsemées de taches de rousseur à la clarté de la lune. Au pied d'un immense chêne vert qui se dresse à l'orée des champs de coton de son père, elle lève les yeux vers le ciel. Assise sur une branche du croissant de lune comme sur une escarpolette installée dans son jardin céleste, la Sainte Vierge, muscles d'acier et cœur de miséricorde, balance ses jambes magnifiques. De la main, elle fait signe à Sidy : on dirait qu'elle vient d'apercevoir une vieille copine.

Debout dans le clair de lune, Sidy offre sa petite tête de six ans à l'amour de la Vierge Bienheureuse. La tendresse coule de l'astre, monte de la terre. Pendant un bref instant lumineux, Sidy Walker sait qu'à aucun moment de sa vie elle n'a manqué d'amour.

« **U**ne danseuse de claquettes maltraite ses enfants. » Voilà quelle publicité le *Sunday New York Times* du 8 mars 1993 avait réservée à Vivi. Les pages « spectacles » d'une édition vieille de huit jours gisaient éparpillées à terre, au pied du lit où Siddy se recroquevillait sous les couvertures, son téléphone portable à côté d'elle sur l'oreiller.

Pas une seconde elle n'avait senti venir l'attaque. Roberta Lydell, la critique de théâtre, avait mené l'entretien en camarade, en sœur presque, et Siddy avait cru s'être fait une nouvelle amie. D'ailleurs, Roberta n'avait-elle pas, dans une critique précédente, qualifié *Femmes à l'aube d'un jour nouveau*, sa dernière création au Lincoln Center, de « miracle de l'actualité théâtrale » ? Et voilà qu'avec subtilité et finesse la journaliste avait réussi à tisser un cocon d'intimité autour d'elle pour mieux lui extorquer les secrets de sa vie personnelle.

Hueylene, le cocker, vint rejoindre Sidy sur son lit et se nicher au creux de ses genoux. Depuis une semaine, elle refusait de voir non seulement ses amis et ses collègues mais aussi Connor McGill, son fiancé. Elle n'acceptait pas d'autre compagnie que celle de sa chienne Hueylene, ainsi baptisée en mémoire de Huey Long, ancien gouverneur de Louisiane.

Elle regarda fixement son téléphone. Sa relation avec sa mère n'avait jamais été sans heurts, mais ce dernier épisode était un désastre. Pour la énième fois de la semaine, elle composa le numéro de ses parents à Pecan Grove et, là, elle laissa sonner.

En entendant la voix de sa mère, elle eut l'estomac noué.

« Maman ? C'est moi. »

Aussitôt, Vivi raccrocha.

Sidy appuya sur la touche répétition. Vivi décrocha encore, mais resta silencieuse.

« Maman, je sais que c'est toi. Ne raccroche pas, s'il te plaît. Je suis vraiment désolée. Je te demande pardon, je... »

— Tu perds ton temps, dit Vivi. Pour moi, tu es morte. Tu m'as assassinée, à mon tour de te tuer. »

Sidy s'assit dans son lit en essayant de reprendre sa respiration.

« Je n'y suis pour rien, maman. La journaliste qui m'a interviewée... »

— Je t'ai fait rayer de mon testament, et ne t'étonne pas si je t'attaque en diffamation. Il n'y a plus une seule photo de toi au mur. Et ne... »

Sidy imaginait le visage de sa mère, rouge de colère, veines bleuâtres et gonflées sous la peau fine.

« Je t'en prie, maman. Je n'ai pas de droit de regard sur ce qu'écrit le *New York Times*. Tu as lu tout l'article ? J'ai dit : "Ma mère, Vivi Abbott Walker, est absolument adorable."

— Une femme meurtrie, corrigea Vivi. Tu as dit : "Pour une femme meurtrie, ma mère est absolument adorable. Et aussi extrêmement dangereuse." Je l'ai ici noir sur blanc, Siddalee.

— Tu as lu le passage où je dis que je te dois ma créativité ? "Ma créativité, c'est ma mère qui me l'a transmise au berceau, à travers le tabasco qu'elle mettait dans nos biberons." Écoute, maman, ils ont bu mes paroles quand je leur ai dit que tu enfilais tes chaussures pour nous faire des numéros de claquettes tout en nous donnant à manger dans nos chaises d'enfant. Ils ont adoré ça.

— Sale baratineuse ! Ce qu'ils ont adoré, c'est quand tu as dit : "Ma mère a été formée à l'école du Sud, où rien ne valait un bon coup de ceinture sur la peau nue pour faire entrer l'éducation dans la tête d'un enfant." »

Siddy eut un haut-le-cœur.

« Ce qu'ils ont adoré, poursuivit Vivi, c'est quand ils ont lu ceci : "Siddalee Walker, génial metteur en scène de *Femmes à l'aube d'un jour nouveau*, a subi des sévices étant enfant. Battue et maltraitée par sa mère, une danseuse de claquettes, elle fait preuve dans sa création de ce rare équilibre entre investissement personnel et détachement professionnel, garant du véritable génie de la scène..." "Battue et maltraitée" ! De la merde, oui ! Du venin craché par la vipère que j'ai réchauffée dans mon sein ! »

Le souffle court, Siddy porta le pouce à sa bouche et se mordilla la peau autour de l'ongle, geste qu'elle n'avait plus fait depuis l'âge de dix ans. Elle se demanda où elle avait mis le tube de Xanax.

« Je n'ai pas voulu te blesser, maman. Ce n'est pas moi qui ai soufflé ces mots-là à cette foutue journaliste. Je te jure, je... »

— Non mais quelle menteuse ! Tu ne penses qu'à toi ! Pas étonnant que tu ne sois pas fichue de garder un homme. Tu ne connais rien à l'amour. Tu es méchante ! Que Dieu préserve Connor McGill ! Il faudrait qu'il soit cinglé pour t'épouser. »

Siddy se leva, tremblant de tous ses membres. Elle s'approcha de la fenêtre de son appartement, au vingt-deuxième étage du Manhattan Plaza, en surplomb de l'Hudson. Le fleuve lui rappelait la Gamet, qui coulait comme une artère rouge au cœur de la Louisiane.

Et toi, tu n'es qu'une garce, se dit-elle. Une peau de vache hystérique et abusive. Quand elle reprit la parole, ce fut avec un calme d'airain.

« Je n'ai pas menti, maman. À moins que tu n'aies oublié la sensation de la ceinture dans ta main ? »

Siddy entendit sa mère hoqueter avant de lui répondre, d'une voix plus basse :

« Mon amour pour toi était un privilège dont tu as abusé. Je t'ôte ce privilège. Je te chasse de mon cœur. Je te bannis. Et je te souhaite d'être éternellement torturée par le remords. »

Il y eut un déclic, et Siddy sut qu'elle avait racroché. Incapable de détacher le combiné de son oreille, elle resta figée sur place, seule au milieu des

bruits de Manhattan, dans la froide lumière déclinante de mars.

Après des années passées à monter des pièces régionales qui l'avaient entraînée d'Alaska en Floride, après plusieurs productions de second ordre à New York, elle se sentait prête à assumer le succès de *Femmes à l'aube d'un jour nouveau*. Dès les premières représentations au Lincoln Center, en février, la critique avait été unanime. À quarante ans, Siddy aspirait à être enfin reconnue. Elle avait travaillé en collaboration avec l'auteur, May Sorenson, et ce dès la première lecture publique, qui avait eu lieu à Seattle, le bercail de May. Elle avait monté non seulement la première de Seattle, mais aussi les productions de San Francisco et de Washington. Connor en avait conçu les décors, et l'un de ses meilleurs amis, Wade Coenen, les costumes. Tous les quatre, ils faisaient équipe depuis plusieurs années, et Siddy se réjouissait de pouvoir souffler un peu pendant que les feux de la rampe se braquaient sur eux.

La première critique de Roberta Lydell avait encensé son travail :

Éclairée par le dynamisme et l'humanité de Siddlee Walker, la pièce magistrale de May Sorenson sur les relations mère-fille, qui aurait pu tomber dans le comique outrancier ou la sentimentalité, devient un véritable éblouissement, touchant et drôle. Walker a su saisir dans ses nuances les plus authentiques une pièce spirituelle et complexe, à la fois triste et follement exubérante, et en faire un véritable monument. Si, au Lincoln Center, la famille – ses secrets, ses meurtres, sa pétulance

miraculeuse – se porte comme un charme, elle le doit à Siddalee Walker autant qu'à May Sorenson.

Comment Siddy aurait-elle pu se douter qu'un mois plus tard Roberta Lydell allait s'insinuer dans les recoins de son âme pour lui soutirer des aveux qu'elle ne faisait d'ordinaire qu'à son psy et à ses amis intimes ?

Après la parution de l'article infamant, Vivi et Shep (le père de Siddy), ainsi que tout le reste de la famille, annulèrent les places qu'ils avaient réservées pour la représentation. Siddy dut oublier tous les projets compliqués qu'elle avait échafaudés pour les recevoir. Elle rêvait souvent que Vivi pleurait, et se réveillait en larmes. Elle n'eut aucune nouvelle de son jeune frère Little Shep, ni de sa sœur Lulu. Rien non plus du côté de son père.

Le seul à se manifester fut le petit dernier, Baylor, qui lui téléphona.

« Ma petite Siddy, dit-il, c'est l'apocalypse. Vivi a toujours voulu avoir son nom dans le *New York Times*, mais à mon avis pas de cette manière. Tu pourrais lui donner ton sang qu'elle ne te pardonnerait pas. D'ailleurs, la star, c'est toi, pas elle. Et ça, elle en crève.

— Et papa ? Pourquoi ne m'appelle-t-il pas ?

— Tu rigoles ? Maman le coince comme un ver-misseau sous sa botte. Je lui ai demandé pourquoi il ne t'avait pas au moins mis un petit mot, et tu sais ce qu'il m'a répondu ? Il m'a dit : "C'est moi qui vis tous les jours avec Vivi Walken" »

Après pareille révélation, Siddy resta le téléphone collé à l'oreille, incapable de raccrocher.

Elle aurait voulu qu'on la secoue par les épaules, qu'on la rassure : non, elle n'était pas orpheline. Elle écrivit :

18 avril 1993

Chère maman,

Pardonne-moi, je t'en prie. Je n'ai pas voulu te blesser. Mais il s'agit de ma vie. Il faut me laisser la liberté d'en parler.

Tu me manques. Ta voix, ton sens de l'humour un peu fou, ton amour me manquent. J'ai le cœur brisé à l'idée que tu ne veux plus entendre parler de moi. Je t'en supplie, essaie de comprendre que je ne peux pas dicter aux gens ce qu'ils doivent écrire. Sache que je t'aime. Je ne te demande pas de ne plus m'en vouloir, mais simplement de ne pas me fermer ton cœur.

Siddy

Son portrait dans le *New York Times* lui apporta une telle publicité que les ventes de billets décollèrent en flèche, accroissant le succès de la pièce. Le magazine *Time* parla d'elle dans un article sur les femmes et le théâtre. American Playhouse la chargea d'en diriger l'adaptation télévisée, et CBS contacta son agent pour un projet de feuilleton. Aux quatre coins du pays, les théâtres qui lui fermaient leurs portes depuis des années sollicitaient maintenant sa collaboration.

Entre-temps, May avait acquis les droits d'adaptation pour *Les Femmes* de Clare Boothe Luce, dont elle voulait tirer une comédie musicale. Grâce à une coquette subvention, le plus grand théâtre de

Seattle, le Rep, avait embauché May, Sidy, Connor et Wade pour en préparer le filage.

À mesure qu'approchait la date du départ pour Seattle, Sidy se mit à avoir la nuque contractée. Elle se sentait tendue comme une corde de piano. De ses crampes ou de la tristesse dont elle se libérait lorsque Connor la massait, elle ignorait ce qui était le plus douloureux. Elle vivait la vie dont elle avait toujours rêvé ; metteur en scène très en vogue, elle allait épouser l'homme qu'elle adorait. Mais elle n'éprouvait plus qu'une envie : passer ses journées au lit à manger des macaronis au fromage en se cachant des alligators.

Juste avant son départ, elle tenta une approche différente :

30 juin 1993

Chère maman,

Je sais que tu es toujours furieuse contre moi, mais j'ai besoin de ton aide. Je vais mettre en scène une version musicale des *Femmes* de Clare Boothe Luce à Seattle et je ne sais absolument pas comment m'y prendre. Comme tu connais Caro, Necie et Teensy depuis plus de cinquante ans, l'amitié entre femmes n'a plus aucun secret pour toi. Tu es l'Experte – avec un grand E – ès amies intimes. Et ton sens inné de la mise en scène n'est plus à prouver. Cela m'aiderait énormément si tu pouvais m'envoyer des idées, des souvenirs, tout ce que tu voudras concernant tes relations avec les Ya-Ya. Si tu ne veux pas le faire pour moi, fais-le pour le métier. Merci d'avance.

Tendrement,

Sidy

Siddy et Connor partirent à la mi juillet. En montant dans l'avion, Siddy se dit : J'ai une vie fantastique. Je dois épouser l'homme que j'aime le 18 décembre. Ma carrière démarre. J'ai du succès, et des amis qui fêtent mon succès. Tout va bien, vraiment, tout va bien.

Le 8 août 1993, alors que la lune se reflétait sur la surface vitreuse du lac Washington, Siddalee Walker s'éveilla en pleine nuit, trempée de sueur et assaillie de démangeaisons. Le souffle coupé, les yeux humides, la bouche sèche comme du sable, elle eut la certitude que Connor, l'homme de sa vie, était mort dans son sommeil à côté d'elle.

J'en suis sûre, se dit-elle. Il m'a quittée. Il est parti. Pour toujours.

Tétanisée, elle essaya de s'assurer qu'il respirait encore. Ses larmes jaillirent en flots brûlants et silencieux, les battements fous de son cœur effaçant tous les autres bruits.

Elle colla son visage à celui de son amant. Quand ses larmes coulèrent sur le menton de Connor, il s'éveilla et l'embrassa aussitôt.

« Je t'aime, Siddy, murmura-t-il, encore endormi. Je t'aime, mon pois de senteur. »

Surprise par ce signe de vie inattendu, elle sursauta. « Qu'est-ce qu'il y a, Siddinou ? » chuchota-t-il.

Il s'assit, l'attira à lui et la prit dans ses bras.

« Tout va bien, ma Siddy, tout va bien. »

Elle s'abandonna à son étreinte tout en pensant que non, tout n'allait pas bien. Au bout d'un moment, elle se rallongea et fit semblant de dormir.

Elle resta ainsi trois heures à prier. Sainte Marie, souffla-t-elle, Toi qui apaises les cœurs en peine, prie pour moi. Aide-moi.

Lorsque le soleil se leva au-dessus de la chaîne des Cascades et que l'on entendit les corbeaux se battre dans les pins de Douglas, Sidy sortit sur la terrasse avec Hueylene. La matinée d'août était froide et grise.

Rentrant dans la pièce, elle s'agenouilla et caressa sa chienne sur le ventre. Peut-être, se dit-elle, mon destin est-il de n'aimer que les chiens.

Elle passa dans la chambre et alla embrasser Connor sur le front.

Il sourit en ouvrant les yeux. Des yeux bleus, qui étaient toujours plus sombres quand il s'éveillait, pensa-t-elle.

« Il faut repousser la date du mariage, Connor. » Puis, atterrée de voir son expression douloureuse, elle ajouta :

« Connor, écoute-moi, je t'en prie. Je crains que ce ne soit au-dessus de mes forces.

— Qu'est-ce qui est au-dessus de tes forces ?

— Que tu meures et que tu me laisses toute seule.

— Ah bon, parce que je vais mourir ?

— Oui. Fatalement. Je ne sais pas quand, je ne sais pas comment. Mais ça arrivera. Et ce sera au-dessus de mes forces. Cette nuit, tu t'es arrêté de respirer. Enfin, du moins c'est ce que j'ai cru. »

Connor la dévisagea. Sidy Walker était d'une sensibilité extrême. Il en était conscient, il aimait cela.

« Mais enfin, Sidy, je suis en parfaite santé. Je n'ai pas arrêté de respirer, je dormais. Tu sais combien je dors profondément. »

Sidy se tourna vers lui.

« Je me suis réveillée persuadée que tu étais mort. » Il lui toucha la joue. Elle se détourna et regarda ses mains, qu'elle avait croisées sur son ventre.

« Je ne supporterai pas de ressentir une deuxième fois ce que j'ai éprouvé cette nuit. Je ne veux pas qu'on me quitte.

— Qu'est-ce qui se passe, Sidy ? »

Connor rejeta les couvertures et sortit du lit. Son corps grand et mince était encore froissé de sommeil ; il sentait le coton et les rêves. À quarante-cinq ans, il était en pleine forme, agile et leste.

Hueylene battit de la queue sur le parquet. Il se pencha pour la caresser, puis s'agenouilla devant Sidy en lui prenant les mains.

« Sidy, ce n'est pas nouveau, que je vais mourir. Et toi aussi. Rien de neuf de ce côté-là, mon petit pois de senteur. »

Elle essaya de respirer un bon coup.

« Pour moi, si, dit-elle.

— Tu as la frousse, c'est ça ? »

Elle fit signe que oui.

« C'est cette histoire avec ta mère ?

— Non, dit-elle. Ça n'a absolument rien à voir avec ma mère.

— Moi aussi, il faut que je me fasse à l'idée que tu risques de passer l'arme à gauche un de ces jours. Tu comprends, tu peux mourir avant moi. C'est peut-être moi qui vais rester seul.

— Non, ce n'est pas comme ça que les choses vont se passer. »

Connor se mit debout. Il prit une robe de chambre de flanelle verte sur le rocking-chair et l'enfila. Sidy suivait des yeux tous ses mouvements.

« Tu veux tout annuler ? demanda-t-il doucement. C'est comme ça qu'on s'y prend, en Louisiane, pour faire comprendre poliment que c'est fini ? »

Elle alla le rejoindre, passa les bras autour de sa taille et appuya la tête contre sa poitrine. Le sommet de son crâne se lovait juste sous le menton de Connor.

« Non, murmura-t-elle. Ce n'est pas terminé entre nous. Je t'aime, Connor. Je t'aimerai toujours. Je suis désolée de t'imposer ça. »

Il appuya le menton contre sa tête. Elle sentait battre son cœur.

« Tu veux repousser de combien, Sidy ?

— Je ne sais pas. Pas longtemps. Je ne sais pas. »

Il s'écarta et s'approcha de la fenêtre.

Elle attendit, terrifiée à l'idée qu'elle était peut-être allée trop loin.

« S'il faut flotter éternellement entre deux incertitudes, ça ne m'intéresse pas, dit-il en contemplant les Cascades. Ne me fais pas souffrir, Sidy. Je ne suis pas maso. »

Dieu, faites que je ne perde pas Connor.

« Bon, reprit-il en se tournant enfin vers elle. D'accord. Ce n'est pas que ça m'amuse, mais s'il le faut... »

Ils retournèrent au lit, où Sidy se pelotonna contre lui. Ils restèrent ainsi longtemps sans parler. Il avait fallu quatre années d'amitié, quatre années

de coopération au Goodman Theater de Chicago, où elle montait une pièce dont Connor réalisait les décors, pour qu'elle veuille bien reconnaître qu'elle l'avait aimé dès le premier jour. Elle avait eu envie de l'embrasser dès leur première rencontre, à cause d'un je-ne-sais-quoi dans son sourire lent, la forme de sa mâchoire, son long corps mince, son imagination. Quelque chose d'athlétique et de décontracté dans ses mouvements, son allure nonchalante.

Maintenant, blottie contre lui à quelques centimètres de Hueylene et de ses yeux pleins d'amour, Siddy soupira.

« J'ai pensé faire une petite retraite. Quand nous sommes arrivés ici, May m'a proposé le bungalow que sa famille possède au bord du lac Quinault, près des monts Olympiques.

— C'est loin de Seattle ?

— Environ trois heures de route. »

Connor scruta son visage.

« Bien », dit-il. Tendait la main pour caresser les oreilles du chien, il ajouta :

« Tu emmènes la fille du gouverneur ou tu me la laisses ?

— J'aimerais l'emmener avec moi. »

Connor posa les lèvres sur celles de Siddy et l'embrassa longtemps, lentement. Elle se sentit attirée dans un endroit chaud et fluide. Le sexe répare, se dit-elle. L'anxiété tue. Elle dut lutter pour céder à tant de plaisir, tant de confort.

Quatre mois avant la date prévue pour son mariage, Siddy sentait son bonheur bloqué dans sa

poitrine par une grosse pierre noire et ses membres tendus dans une sorte de veille, de guet. Enfermée dans un interminable carême, elle attendait qu'on écarte le rocher qui obstruait l'entrée du tombeau.

**V**ivi Walker descendit chercher le courrier au bout de l'allée bordée d'arbres. Allongée sur la banquette, sous la fenêtre du bureau, elle lisait en écoutant un disque de Barbra Streisand quand elle avait entendu la voiture du facteur faire demi-tour. À soixante-sept ans, elle jouait au tennis deux fois par semaine et avait gardé une forme athlétique. Malgré les deux bons kilos qu'elle avait pris depuis qu'elle essayait d'arrêter de fumer, elle paraissait toujours beaucoup plus jeune que son âge. Ses jambes, quoiqu'un peu blanches, étaient musclées et robustes. Sur ses cheveux d'un blond cendré discret, coupés au carré, elle avait coiffé un chapeau de paille noire d'excellente qualité qu'elle possédait depuis trente-cinq ans. Elle portait un short en lin, un chemisier blanc amidonné et des chaussures de tennis. Pour tout bijou, un bracelet en or vingt-quatre carats, son alliance et une paire de petits diamants aux

oreilles. Tout le monde à Cenla lui avait toujours connu cette tenue d'été.

La boîte aux lettres regorgeait de catalogues de vêtements divers. Comme tout homme de la campagne, Shep Walker était incapable de résister aux plaisirs de la vente par correspondance. Vivi trouva ensuite une facture de chez Whalen, un commerçant de Thornton à qui elle venait d'acheter un superbe tailleur-pantalon de soie blanche.

Elle découvrit également une enveloppe grise, de belle qualité, postée à Seattle. Lorsqu'elle reconnut l'écriture de sa fille aînée, son estomac se contracta. Si, une fois de plus, Sidy lui demandait les trésors des Ya-Ya, la réponse était non. Après la façon dont elle l'avait traitée, Sidy pouvait toujours courir. Debout dans l'allée, Vivi décacheta l'enveloppe d'un coup d'ongle, prit une profonde inspiration et lut :

10 août 1993

Chère maman, cher papa,

J'ai décidé de retarder mon mariage. Je tenais à vous le dire avant que vous l'appreniez par quelqu'un d'autre. Je me doute que la rumeur va vite à Thomton.

Je ne sais pas où j'en suis. Je ne sais pas aimer. Voilà. C'est tout.

Affectueusement,

Sidy

Merde, se dit Vivi. Merde, merde, merde.

De retour dans la cuisine, elle grimpa sur un tabouret pour prendre un paquet de cigarettes qu'elle avait caché au fond d'un placard. Elle se

ravisa et redescendit prudemment, tendit la main vers l'étagère des livres de cuisine et ouvrit à la page 103 son *Recettes de la rivière* taché d'éclaboussures. Là, à côté de la recette de l'*étouffée* de langoustines de Mme Hansen Scobee, elle trouva la photo de sa fille avec Connor, que Siddy lui avait envoyée pour lui annoncer ses fiançailles. C'était la seule qu'elle n'avait pas déchirée. Elle l'examina un instant, se fourra une pastille de Nicorette dans la bouche et décrocha son téléphone.

Une demi-heure plus tard, elle éjectait le CD de Barbra Streisand du lecteur, attrapait son sac à main, grimpa dans sa Jeep Cherokee bleu marine et s'engageait en trombe dans l'allée qui reliait Pecan Grove au monde extérieur.

Necie et Caro étaient déjà arrivées quand elle se gara devant chez Teensy. Shirley, la domestique, avait préparé en hâte des sandwiches et deux Thermos de Bloody Mary. Les quatre amies montèrent dans la Saab de Teensy, un cabriolet rouge, aux places qu'elles avaient toujours occupées dans tous les cabriolets de Teensy depuis 1941 : Teensy au volant, Vivi à côté, Caro derrière elle et Necie derrière Teensy. Mais, contrairement aux fois précédentes, Caro ne posa pas les pieds sur le dossier du siège avant. Non parce qu'elle se souciait davantage des convenances, mais parce qu'elle ne se déplaçait plus sans une bonbonne d'oxygène portable qu'elle devait toujours garder à portée de main.

Teensy monta la climatisation au maximum et, chacune son tour, les Ya-Ya lurent la lettre de Siddy. Quand ce fut fait, Teensy décapota la voiture, Vivi

glissa le CD de Barbra Streisand dans le lecteur, et les quatre têtes disparurent sous chapeaux, foulards et lunettes noires. Puis on partit à tombeau ouvert en direction de Spring Creek.

« Bon, dit Vivi. J'étais là, près de ma boîte aux lettres, quand j'ai composé une petite prière – un "ultra-tomate", comme disait Sidy pour "ultimatum". "Écoute, mon vieux Pad'na", ai-je dit. Pas : "Je t'en supplie, écoute-moi." Juste : "Écoute."

— Je croyais que tu ne priais plus que Marie Rédemptrice, *chère*, dit Teensy. Tu n'avais pas fichu le Vieux Schnoque aux oubliettes ?

— Arrête, Teensy, protesta Necie. Tu dis ça uniquement pour me choquer.

— Si, si, c'est exact, expliqua Vivi. J'ai laissé tomber Dieu le Père, le Vieux Pad'na, comme dit Shep, son "Pote". Mais, vu les circonstances, j'ai pensé qu'il valait mieux protéger mes arrières.

— C'est plus prudent, commenta Caro.

— Moi, ce que j'en dis, c'est que ça ne peut pas faire de mal de prier tout le monde, ajouta Necie, la seule des quatre à ne pas trouver le pape sénile. La sainte Trinité existe toujours, même si vous avez réinventé la religion catholique à votre convenance.

— Allez, Necie, dit Teensy, arrête ton prêchi-prêcha. Tu sais bien qu'au *cœur* nous sommes toutes de bonnes catholiques.

— Vous me permettrez de trouver un peu *gauche* d'appeler Dieu tout-puissant le Vieux Schnoque, c'est tout.

— *Bien, bien*, dit Teensy. Ne t'emballe pas, sainte Denise. »

Nous espérons que cet extrait  
vous a plu !



## Les divins secrets des petites ya-ya

Rebecca Wells



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous  
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,  
**invitations** et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !

  
CHARLESTON